

Historique du 107^e R.I.

1^{ère} Guerre Mondiale
6/08/1914 - 11/11/1918



Chefs de corps du 107^e R.I.

En campagne

Colonel JACQUOT

Du 2 Août 1914 au 26 août 1914

Lieutenant-colonel ROYE

Du 26 Août 1914 au 15 Mars 1916

Lieutenant-colonel PLANCKE

Du 15 Mars 1916 au 9 Janvier 1917

Lieutenant-colonel MOURIER

Du 9 Janvier 1917 au 18 juin 1918

Lieutenant-colonel DERAY

Du 18 Juin 1918 au 22 Octobre 1918

Lieutenant-colonel BERTEAUX

Du 22 octobre 1918 au 20 Avril 1919

Chef de Bataillon de BEAUCORPS

Du 20 Avril au 7 Juillet 1919

Lieutenant-colonel PAILLOT

7 Juillet 1919

CITATIONS du 107^e RI

ORDRE de L'ARMEE N° 13.334 »D « DU 7 FEVRIER 1919

« Régiment d'élite, qui depuis le début de la guerre, après avoir donné d'abord en Belgique, dans la MEUSE, sur la MARNE, la mesure de qualités admirables, après s'être signalé en Lorraine et au LABYRINTHE, dans les attaques d'ARTOIS, où la plupart de ses unités ont été citées séparément, a montré à nouveau, au cours de la période la plus violente de la lutte devant VERDUN (Avril-Juin 1916), dans la bataille de la SOMME, devant la MAISONNETTE et BIACHES, en CHAMPAGNE, à NAVARIN (1917), pendant 8 mois durant en des combats incessants, en Italie su l'ALTIPIANO, par une résistance et des attaques ininterrompues, des qualités morales de premier ordre, une discipline et une confiance à toute épreuve, une bravoure, un mordant et un esprit de sacrifice qui n'ont cessé de lui valoir partout des éloges et des témoignages d'admiration. »

ORDRE de L'ARMEE N°44 (F.F.I.) DU 4 DECEMBRE 1918

« Sous les ordres de son chef, le Lieutenant-colonel BERTEAUX, a effectué dans des conditions particulièrement difficiles, le passage de vive force d'un fleuve ; a abordé une falaise presque verticale garnie de fil de fer et de mitrailleuses, en a culbuté les défenseurs, faisant à l'ennemi de nombreux prisonniers, prenant des canons, des mitrailleuses et un matériel important. Maître de la position, s'y est accroché pendant plus de 24 heures sous un bombardement intense et malgré de lourdes pertes, privé de toute communication avec l'arrière, les ponts ayant été détruits, a permis par son héroïque ténacité, le rétablissement des passages et l'intervention de troupes fraîches qui, élargissant ses gains, ont provoqué la déroute de l'ennemi »

HISTORIQUE du 107^e R.I.

Belgique

C'est le 6/08/1914 que le régiment quitta la ville d'Angoulême, au milieu des fleurs et des ovations enthousiastes.

Après avoir passé une quinzaine de jours en Argonne, puis près de la frontière belge, il fût engagé en Belgique, où il reçût le baptême du feu le 21/08 à Isel, et le 22 à Grapfontaine (région de Neufchâteau). C'est là que tomba le capitaine Fouquet, le premier des officiers du 107^e RI qui eût l'honneur verser son sang pour la France.

Le régiment prit part à la retraite de Belgique où il offrit à plusieurs reprises une résistance acharnée. Les ordres de repli successifs provoqués par la situation générale, causèrent à chaque fois au 107^e RI une déception ; car l'ennemi qu'il avait en face de lui avait toujours cédé le terrain en fin de journée et n'avait jamais songé à la poursuite.

Beaumont

Le premier bond de cette retraite nous conduisit sur la Meuse à Beaumont. Après 2 jours employés à fortifier la position par des tranchées exécutées d'une main encore peu expérimentée, le régiment fût porté en entier, en formation de combat largement ouverte, sur le bois de l'hospice, à l'abri duquel l'ennemi avait forcé la Meuse.

Les 2^o et 3^o bataillons sont engagés d'abord. Comme au temps jadis, le commandant Michel parcourait à cheval sa ligne de combat pour en vérifier l'assiette et la solidité, sans souci des balles qui sifflaient autour de lui, car il fallait « montrer à ces jeunes gens qu'ils ne doivent pas avoir peur ». Sa témérité ne fût pas de longue durée, il tomba bientôt pour ne plus se relever. Son successeur, le capitaine Campagne, lui fit rendre les honneurs sur le terrain même par les groupes de soldats qui passaient à proximité, hommage exceptionnel en cette circonstance à leur vénéré chef. Mais bientôt après une grêle de balles et d'obus s'abattit sur le régiment ; de nombreux officiers et soldats des trois bataillons restèrent sur le terrain.

Le 2^o bataillon fût spécialement éprouvé, l'ennemi l'ayant laissé approcher sans tirer jusqu'à 400 mètres du bois. Les officiers à ce moment là avaient encore une tenue toute différente de celle de la troupe ; ils étaient particulièrement visés et suivis par des tireurs spéciaux. Puis beaucoup avaient la fierté de ne pas courber la tête, ne voulant pas abdiquer l'honneur d'être visés ; tel le lieutenant de la Dure, resté debout derrière sa section, la pipe à la bouche et qui fût tué dans cet acte de témérité. Il fallut des ordres fermes du commandement pour les obliger avec la troupe, sinon c'eût été le désastre d'une infanterie sans chefs.

Cependant, le soir de cette journée du 28/08/1914, nous étions maîtres du terrain, et bien qu'un tir d'artillerie lourde, guidé par de mystérieux signaux lumineux, nous ait encerclés de toutes parts, nous nous installions à Léthane, en cantonnement d'avant-poste et en tranquillité suffisante.

Les Alleux

Le deuxième bond, après de très pénibles marches, nous arrêta à l'est de Vouziers. Le 31 au matin, le régiment fut mis en marche vers le Nord-Est. Alors que tous croyaient déjà à une reprise de l'offensive, l'ordre fut donné d'occuper défensivement les lisières nord du Bois des Alleux.

Vers midi, l'ennemi en force repoussait nos patrouilles et arrivait au contact de la ligne de résistance, la lisière du bois. Les 2^e et 3^e bataillons qui étaient à gauche ne se laissèrent pas entamer, bien que de nombreux officiers eussent déjà payé de leur vie leur héroïque ténacité ; le lieutenant Schmidt, tué sur sa mitrailleuse qu'il avait tenu à servir lui-même sur des objectifs de premier ordre ; tué aussi le lieutenant de Lacombe, entraînant ses hommes dans une folle contre-attaque. Mais aussi combien d'ennemis au tableau ! Chacun comptant ses victimes, comme un chasseur compte ses perdreaux, en oublie le danger. Le lieutenant de Laborderie, commandant la 8^e compagnie, ravitaille lui-même ses hommes en cartouches, car une semblable boucherie ne va pas sans vider les cartouchières.

Cependant, à droite le 1^e bataillon est tourné par une infiltration de l'ennemi dans les grands bois ; après une résistance prolongée par une contre-attaque à l'arme blanche, les munitions étant épuisées et le ravitaillement n'ayant pas pu parvenir, il fut obligé de prendre une position plus en arrière ; ceci amena le repli de tout le régiment. L'ennemi épuisé ne poursuivit pas et à 3 kilomètres de là, le cantonnement simplement gardé ne fut pas inquiété.

Un 3^e bond nous mena le 2/9 sur la butte de Souain. Le régiment avait gagné cette position après une marche continue de 8 heures du soir à midi. Il ne fut pas attaqué. Tous étaient harassés par cette suite ininterrompue de marches et de combats ; néanmoins la retraite continuait en ordre vers Suippes et Vitry.

Le 1^e bataillon formait l'extrême arrière-garde du corps d'armée. Laissée près de la Cheppe en soutien d'artillerie, la moitié du bataillon se trouva coupée du régiment dans la nuit du 3 au 4. Il s'y joignit une fraction du 38^e RI également isolée, et une centaine d'hommes de tous régiments.

Le capitaine de Beaucorps qui avait pris le commandement de ce détachement de 12 officiers et de 800 hommes chercha vainement à rejoindre le corps d'armée dont les colonnes ennemies en marche vers le sud, le séparaient. Ce n'est qu'à Mailly qu'il put connaître l'emplacement exact du XII^e corps. Il rejoignit, en pleine bataille de la Marne, le régiment déjà fort éprouvé et où ce renfort fut un appoint fort apprécié.

La Marne

Le régiment se trouvait aux environs de Vitry-le-François quand il reçut l'ordre tant attendu de l'arrêt de la retraite, de la résistance sur place jusqu'au dernier sang.

Seul contre une division, le 107^e tint pendant toute la journée du 6/9 sur la ligne Courdemange-Huiron-Frignicourt. Ce dernier village fut perdu et repris plusieurs fois, et la compagnie du capitaine Ducasse s'y distingua particulièrement.

Puis de concert avec les éléments du 78^e, du 126^e et du 103^e RI, la résistance se concentra enfin autour de Chatelraould et du château de Beaucamp, ligne que l'ennemi ne parvint pas à entamer, malgré les assauts, malgré les tentatives de surprise de nuit, malgré les simulacres de reddition. C'est là que fut traîtreusement abattu le lieutenant de Laborderie, alors qu'il s'était mis debout, pour arrêter le feu de sa compagnie qui levait la crosse.

Cinq jours de luttes incessantes, faisant suite à une retraite dont la rapidité n'avait pas empêché l'ordre le plus parfait, avait mis à bout nos forces, décimé nos effectifs. Mais le plus noble esprit animait tous ces Français sentant qu'entre les mains de chacun d'eux était tout le sort de la Patrie, qu'une faiblesse sur un seul pont pouvait compromettre tout l'échafaudage de la résistance suprême.

Les officiers se multiplièrent, se montrant partout pour ranimer les courages : voici le commandant Campagne qui sent de l'hésitation dans l'une de ses sections pour faire un bond en avant ; il saisit un fusil, abat plusieurs ennemis à bout portant. Cet acte entraîne tous les hommes, qui occupent aussitôt le poste indiqué, tandis que les boches prennent la fuite.

Il faut citer l'acte du soldat Jollet, blessé étant observateur dans un arbre, et qui refusa obstinément à son officier de se laisser relever, tant que le jour lui permit d'observer.

Dans une lettre personnelle au lieutenant-colonel Royé, le commandant du XII^e Corps d'Armée résumait ainsi l'impression laissée par le 107^e. « Votre régiment est admirable, j'ai dit aux représentants du G.Q.G, qu'aucun autre dans l'Armée Française n'aurait mieux fait. »

Le 11 au matin, l'activité du feu de l'ennemi se ralentit. A l'aube, le talus du chemin de fer est encore occupé ; deux heures après il n'y a plus personne : toute la ligne s'ébranle. Les ruines de Courdemange et Huiron sont définitivement dépassées. Pendant 4 jours de poursuite, parcourant 80 kms, nous ne rencontrons aucune résistance. Mais les Boches ont eu le temps de choisir leur position : ils y sont déjà solides et n'avons plus d'artillerie pour les en déloger.

Reims

Après quelques petits engagements, notamment à Perthes, épuisé par des efforts aussi répétés et par la dysenterie, le régiment est envoyé à Reims en réserve.

Dès le lendemain de son arrivée, le 3/9 il est à une place d'honneur, la protection de la lisière Nord-Est de la ville contre un retour possible de l'ennemi ? Cette situation dite en réserve comporte quelques engagements et surtout de copieux bombardements, notamment pour le 2^e bataillon à Rélliny (bataillon Magord)

Le 3/9 après avoir recueilli les débris d'un autre régiment, ce bataillon recevant l'ordre de se replier, exécuta le mouvement par groupe de quatre au pas cadencé, l'arme sur l'épaule droite, faisant l'admiration du commandant de la brigade.

Au bout de 8 jours toute trace de dysenterie avait disparu, nos hommes ayant pu enfin avoir une nourriture abondante et appropriée et le 107^e RI était envoyé le 1/10 tenir un secteur près de Jonchéry.

Champagne

Qu'était-ce qu'un secteur à ce moment ? Quelques tranchées de section, dispersées en échiquier pour se flanquer mutuellement, sans liaisons entre elles, ni vers l'arrière, protégées par un fil de fer tendu qui supportait des appareils de résonance, boîtes de conserve, bouteilles.

Faible lui-même, l'ennemi n'attaque pas ces faibles lignes. Il s'organisait, il fut prêt avant nous. Et quand l'ordre fut donné d'exécuter des attaques partielles pour en enlever des points importants. C'est une forteresse qu'on trouva en face de soi.

Après 2 expériences infructueuses les 12 et 30 Octobre, le régiment fut de nouveau chargé le 25/11 d'enlever le bois B, cette mission incombait au 1^{er} bataillon.

Dans un magnifique élan, après une préparation d'artillerie sommaire, les 2 compagnies de première ligne, 2^e et 3^e s'élancèrent à l'assaut du Bois B, d'un bloc, et sans autres retardataires que les hommes atteints dès leur sortie sur le terre-plein. Ces compagnies furent englouties presque en entier, aucun officier n'en revint. Le capitaine Ravaut, blessé dans les défenses accessoires, continua à tirer sur l'ennemi qui lui faisait signe de se rendre, jusqu'à ce qu'il fut tué. Le lieutenant Arbello, commandant la 3^e soutint une lutte analogue, et ne fut fait prisonnier que blessé et évanoui.

La prise d'un poste avancé de l'ennemi, aux Bois Parallèles, par le 2^e bataillon fut mieux réussie. La première leçon avait été bonne ; l'opération bien préparée par le capitaine Magord, conduisit à la surprise complète de l'ennemi.

Lorraine

Au mois de mars, le Corps d'Armée fut réclamé par son ancien chef, le général Roques, commandant l'Armée de Lorraine ; et au 107^e qu'il avait vu ç l'œuvre à la Marne, celui-ci confia le rôle principal de l'opération projetée, qui escomptait une percée à Regneville en Haye en direction de Thiaucourt.

Pendant 2 jours les hommes du régiment attendirent vainement que les brèches promises fussent faites par notre artillerie dans les puissants réseaux ennemis. Un ordre ferme prescrivit, pour le 7/4, l'attaque que tous ceux qui voyaient le champ de bataille savaient vouée à un insuccès certain. Néanmoins, les chefs se jettent en avant de leur troupe, le capitaine de Beaucorps en tête de son bataillon, le capitaine Charbonnier et le lieutenant Chagnaud devant leurs compagnies. Les premiers hommes sortis sont impitoyablement fauchés, et le mouvement est alors arrêté non sans avoir coûté cher.

Les quatre agents de liaison du commandant Campagne tombent en exécutant leur mission ; 3 ou 4 s'offrent immédiatement pour remplacer chacun de ceux qui sont tombés ; plus d'une douzaine furent ainsi fauchés au cours de leur périlleuse mission. Tel était l'esprit militaire, malgré les fatigues et les pertes, malgré l'arrivée récente de renforts à peine amalgamés, que le danger ne comptait pour rien en face du devoir à accomplir.

Le régiment passa 2 mois dans cette région, le premier à l'ouest du Bois Le Prêtre, le deuxième en face du Bois Mortmare.

Labyrinthe

Au mois de juillet 1915, le 107^e R I occupe le Labyrinthe. C'était une attaque en perspective ; le secteur était déjà équipé, tranchée de départ en cours d'exécution, nombreux emplacements de crapouillots, nombreuse artillerie lourde et de campagne. A voir ces préparatifs si puissants comparés à ceux des attaques de Lorraine, chacun se sentait en confiance, mais l'ennemi s'apprêtait aussi à parer le coup, et en attendant nous inondait de projectiles de toutes sortes.

On s'était déjà copieusement battu dans ce terrain, comme en témoignait les nombreux cadavres que le moindre terrassement mettait à découvert ; mais l'attaque prochaine ne serait plus la même, étant donné la supériorité des moyens mis à notre disposition judicieusement prises par le colonel Royé.

En effet le 25/9 1915, enflammés par la visite du général Foch et aussi par les chaudes paroles de leur chef de corps, le lieutenant-colonel Royé, officiers et soldats du 107^e RI s'ébranlèrent d'un bloc à midi sur 4 vagues successives ; 3 ou 4 tranchées ennemies sont dépassées en quelques minutes. Et si ce n'étaient les succès plus relatifs de nos voisins, les défenses accessoires intactes rencontrées sur la contre-pente, les pertes sévères en cadre toujours prêts à braver le danger, nous aurions été beaucoup plus loin. Des 28 officiers des 2 bataillons, 9 étaient encore debout, le soir de l'attaque. Le commandant Sarrot fut blessé en tête de la première vague de son bataillon.

La section de l'adjudant Duvalley sortit en 4^e vague après avoir nettoyé les tranchées attaquées, se précipita dans une tranchée qui menaçait le flanc du bataillon d'assaut ; elle y détruisit la valeur d'une compagnie ennemie, qui sans cette initiative nous aurait mis en mauvaise position.

Pendant 3 jours, le régiment eut à se défendre de contre-attaques incessantes ; il fallait être constamment en éveil contre un coup d'audace de l'ennemi sur une barricade ou une mitrailleuse.

Quelques exemples entre mille :

Le soldat Boucherie immobilisé par une blessure, continua à tirer jusqu'au moment où il succomba d'épuisement.

A une barricade pendant 2 jours et 1 nuit, le sergent grenadier Amiot tint tête à l'ennemi sans vouloir se laisser relever.

Presque tous ses hommes étant tombés, le lieutenant Calvet défend revolver au poing, sa mitrailleuse qui lui reste en définitive, mais lui vaut une terrible blessure, l'arrachement d'une partie de la figure dont il mourut quelques jours plus tard. Grâce à l'intervention du lieutenant Boucq, la situation fut rétablie sur ce point.

Le grenadier Maudet tenant tête avec un fusil de chasse à un groupe ennemi qui s'avancait, cherche en même temps à faire sortir à coups de grenades les occupants d'un abri.

Le grenadier Maupin et le caporal Desvergnès, défendent chacun seul leur barricade, dont tous les grenadiers ont été blessés.

Qu'y a-t'il d'étonnant avec de tels exemples que nos troupes aient été solides, alors que l'esprit de sacrifice ait été poussé au point de s'écrier en expirant : » je meurs pour la France, j'en suis heureux. » (Soldat Debouchaux, volontaire pour passer dans l'infanterie).

La saison des pluies, qui avaient commencé au moment des attaques, fit bientôt de ce terrain une boue gluante. Le travail de nettoyage du secteur dépassait de plus en plus les possibilités du régiment, auquel on avait dû enlever la zone de l'arrière pour la confier à des territoriaux. A la mi-novembre, la circulation dans les boyaux était devenue impossible, on entraînait dans la boue plus haut que le genou, parfois jusqu'à la ceinture, tout mouvement était ainsi paralysé le jour : ravitaillement, liaisons, relèves ne pouvait plus avoir lieu que de nuit et sur le terre-plein.

Après l'échec de nombreuses tentatives pour reprendre le terrain perdu, le 25/9 l'ennemi commença une guerre des mines. Les attaques furent la plupart du temps déjouées par les guetteurs du Génie aidés par les soldats du 107^e et par la contre-mine.

Cependant, le 25/1/1916, une attaque plus formidable nous attendait dans le quartier du 1^{er} bataillon. Immédiatement à l'Ouest de la route de Lille, un système d'une dizaine de fourneaux de mines explosa simultanément sous chacun des carrefours des boyaux. La première ligne de ce bataillon se trouva ainsi subitement coupée.

Ceux que n'écrasa pas l'explosion furent tués les armes à la main ou faits prisonniers. Des contre-attaques automatiquement déclenchées arrêtaient les progrès de l'ennemi sur la ligne des entonnoirs qu'il ne put dépasser.

La veille de l'explosion, un soldat de la 2^e compagnie travaillant avec le Génie avait découvert et coupé le cordon d'un fourneau qui n'explosa pas. Là comme ailleurs, les assaillants s'étaient précipités à moitié ivres, croyant la porte ouverte, aussitôt qu'ils se rendirent compte que l'obstacle n'avait pas cédé, ils firent « camarades » mais coups de fusils et grenades en étendirent plusieurs à terre, le reste prit la fuite.

Ce fut le dernier incident notable de ce secteur où le régiment en 7 mois perdit environ 50 officiers et 1800 hommes, mais il laissa le souvenir de son intrépidité à l'attaque, de son héroïque résistance, de son labeur incessant.

Verdun

C'est peut-être cette réputation qui fit envoyer le Corps d'Armée au secours de Verdun attaqué en 2/1916.

Au début d'Avril, la ligne était à peine stabilisée, quand nous fumes établis au nord de Bras, à cheval sur le ravin de Louvement, tenant la côte du Poivre et une partie du Bois d'Haudromont. Il ne fallut pas longtemps pour que la zone confiée au 107^e RI devienne imprenable, malgré les terribles bombardements qui venaient incessamment interrompre les travailleurs ou détruire leur œuvre.

On demande plus au 107^e RI ; porter secours aux voisins de Douaumont, sans doute plus éprouvés. Le 21/4/1916, le 3^e bataillon fut chargé de dégager le Bois et les carrières d'Haudromont.

La préparation avait été courte et sommaire ; les brèches n'étaient pas faites dans les réseaux ennemis ; peu importe, l'impétuosité de l'attaque y suppléera. Au petit jour, tout le dispositif s'ébranle, chacun s'efforce de jouer le rôle fixé à l'avance ; les réseaux non ouverts seront contournés, les compagnies Lannes et Châtenet se sont particulièrement signalées à cette attaque entre autres, le sergent Delavalade qui après une avance à la grenade et un corps à corps enlève une mitrailleuse.

En un mot, le bataillon Campagne joua ce jour là, sans préparation, le rôle de bataillon d'assaut avec autant de perfection que la troupe la plus

entraînée, avec une abnégation qu'exprimait si bien, le médecin auxiliaire Lory, blessé mortellement et refusant de se laisser évacuer : « un médecin ne se fait évacuer que lorsque le dernier blessé a été emporté »

Le séjour à Verdun se termina au milieu du mois de juin par un bombardement formidable, où la poussière et la fumée ne permettaient de voir qu'à quelques mètres. C'était une simple diversion de l'attaque de Douaumont, au cours de laquelle la plus grande partie des abris furent effondrés, sans toutefois nous causer beaucoup de pertes, grâce à des déplacements latéraux exécutés dans les zones spécialement battues. Le capitaine de Presle obtint de son chef de bataillon l'autorisation d'attaquer et d'occuper la ligne ennemie, si la sienne était visée. Il n'eut pas à exécuter son audacieux projet, nos premières lignes ne reçurent que des coups trop courts destinés aux parallèles de soutien ; les chefs de bataillons purent faire partager tout le temps au colonel Planet leur confiance : « aucune attaque à craindre, tout le tir est sur moi, rien sur la première ligne. »

Soupir

Sortir de la fournaise c'est le terme en général consacré pour Verdun, le régiment fut affecté à un secteur calme, celui de soupir sur l'Aisne où tout son effort fut employé à organiser la position, à reformer les unités, à dresser les spécialistes.

Somme

Quand le 107^e R I fut envoyé dans la Somme en face de la Maisonnnette en 10/1916 était encore chaude des attaques récentes qui nous en avait donné la possession. Chacun s'observait pour résister, s'équipant pour l'attaque de demain. C'est nous qui étions sur le point d'attaquer, pleins de confiance et d'entrain, quand tout fut contremandé le 11/12/1916. Peu après nous étions enlevés du secteur qui devait être passé aux Anglais.

Champagne

A la fin de 1/1917, le régiment est affecté au secteur des Dardanelles entre Souain et la ferme de Navarin. Il faisait un froid terrible, qui ne permettait pas d'enfoncer un outil en terre. Aussi chacun s'adonna-t-il avec la plus grande ardeur à renforcer les défenses accessoires, sel travail possible. Nos chefs craignaient qu'une attaque vint devancer leurs projets ; journellement des patrouilles sortaient dans no-man's-land pour observer l'adversaire qui ne pénétra pas plus nos projets que nous les siens.

Au début d'avril 1917 alors que la 24^e division se préparait à prendre part à la grosse attaque de Champagne, elle demanda un bataillon de renfort. Le 1^{er} bataillon du 107 lui fut envoyé à l'est d'Auberive, quartier du « Mauvais Coin ». Les préparatifs de cette attaque étaient formidables et nos poilus, depuis la Somme n'avaient pas perdus leur élan. Le capitaine Paillé sachant que le tour d'attaque était à sa compagnie, la 3^e, réclame la première place ; cette compagnie devait pleinement justifier la confiance qu'on avait en elle.

On voyait peu à peu approcher le grand jour, le bataillon ayant fait lui-même tous les préparatifs ; apport des munitions, installation des crapouillots, exécution des tranchées de départ et des brèches ans nos

réseaux. Certaines patrouilles hardies parcoururent même les premières lignes de l'ennemi ; c'est ainsi que dans la reconnaissance de l'aspirant Fort, le sergent Barloutaud se précipita sur une sentinelle boche qui était au fond d'un trou de guetteur ; la tirant par le col et les épaules il allait l'emmener sur le terre-plein, quand les cris de cet homme firent accourir les boches ; notre patrouille fut obligée de lâcher prise, non sans avoir causé à l'ennemi quelques pertes.

Il faisait à peine jour, le 17/4/1917 à l'heure H. La neige nous aveuglait, mais l'élan fut magnifique. D'un bond, les objectifs sont atteints. Le bataillon voisin n'eut pas la même chance, et soit manque de préparation, soit supériorité de l'obstacle, il laissa un vide que l'ennemi aussitôt mit à profit, obligeant le 1^{er} bataillon à abandonner une partie du terrain conquis, sous peine d'être coupé de sa base.

Malgré la terrible contre-préparation de l'ennemi, l'attaque fut renouvelée une 2^e fois à la tombée de la nuit, le lieutenant Dumas communiquait aux premières vagues son ardeur coutumière ; cette attaque eut un sort identique à la première.

Ce n'est qu'à la troisième reprise que nos voisins parvinrent à gagner leur objectif et qu'une ligne solide et continue put être établie. Solide par la liaison des cœurs et des volontés, car dans le dédale des trous d'obus, il ne restait pas trace pour ainsi dire des tranchées et des boyaux.

En fin avril, après l'organisation de la position, le bataillon de Beaucorps rejoignit le régiment où l'avait précédé une lettre de félicitations du général Mordacq.

C'est une distraction d'un autre genre qui se préparait ; notre attaque d'avril avait en partie réussi, le Boche voulait sa revanche. Quelques coups de main, dont la division s'était fait une renommée, nous en donnèrent bientôt la conviction ; l'ennemi préparait contre le secteur de Champagne une formidable attaque par les gaz.

Le premier coup de main fut fait près de la ferme de Navarrin par le lieutenant Spriet ; une préparation de plusieurs jours méthodique et discrète permit d'installer une trentaine de crapouillots, de faire leur réglage, de rouvrir à l'insu des Boches d'anciennes tranchées de départ que nous avions abandonnées et encombrées de fils de fer. Trompés par notre préparation, par de fausses patrouilles sur d'autres points, les Boches commencèrent à riposter ailleurs et quand ils se ressaisirent pour faire barrage sur le chemin du retour, notre groupe franc était déjà rentré avec une dizaine de prisonniers ; le tout n'avait pas duré dix minutes et nous n'avions même pas un seul blessé.

A la fin de juin, une certaine activité de l'artillerie ennemie se manifesta sur le quartier Chalet, déjà mis assez mal en point lors d'un coup de main subi par le 138^e R I. Le 3^e bataillon qui occupait ce quartier avait un groupe d'observateurs de premier ordre (sergent Clément) qui put le 29 au soir, par une observation en première ligne, sous le tir de réglage ennemi, déterminer avec précision, le point d'attaque choisi et l'emplacement des pièces de l'ennemi. Quand le 30 avant le jour, l'attaque se déclencha tous étaient avertis ; notre artillerie put répondre du tac au tac avec précision.

Le point menacé évacué par ordre était transformé en traquenard, ou les Boches ne trouvèrent personne, sinon des fusils braqués qui leur interdisaient le retour, plusieurs prisonniers restèrent entre nos mains sans parler des morts.

L'attaque par les gaz se précisait de plus en plus, méthodiquement notre artillerie cribla toutes les parties du front pour casser les bouteilles à gaz et les tuyaux. Fréquemment on voyait un nuage verdâtre au-dessus de

tranchées ennemies indiquer le succès de nos tirs et qui devait ajouter aux pertes par bombardements, celles dues à l'asphyxie. Avec quelle ardeur nos poilus se précipitaient dans les coups de main chargé de constater les résultats ! mais hélas ! la rage du désespoir avec laquelle l'ennemi se défendait espérant encore cacher le secret de son invention, nous coûta quelques pertes.

Le lieutenant Jarton, qui avait réussi son coup demain y fut cependant grièvement blessé, et l'aumônier Drilhen qui le rapporta sur son dos des lignes ennemies, le vit expirer dans ses bras en arrivant chez nous.

Le 3^e bataillon que le commandant Dugaleix avait spécialisé dans les coups de main, réussit le dernier de la saison au poste Loustonnau, Quartier Montagne et ramena quelques prisonniers. Mais cette opération faillit coûter cher aux brancardiers du bataillon : Bouyssou, Chéron, Lefort, qui rentrés les derniers avec des prisonniers blessés et repartis aussitôt apprenant que nous avions encore un blessé sur le terrain, furent pris dans un cloisonnement de mitrailleuses. Ayant passé toute la journée dans un trou d'obus, ils regagnèrent précipitamment nos lignes à la nuit tombante, au moment où une patrouille ennemie s'apprêtait à les cueillir, après les avoir blessés à coups de grenades.

Les premiers jours d'octobre, le régiment quitta le secteur de Champagne qu'il était revenu arroser de son sang pour la 2^e fois depuis le début de la guerre, et où les actes héroïques individuels ne peuvent être dénombrés. Les intenses bombardements de cette région au sous-sol crayeux et parsemés de bois de sapin, en avait transformé les lignes avancées en un paysage lunaire où l'on ne distinguait plus que des amoncellements blanchâtres et des troncs déchiquetés, où cependant , tranchées, abris profonds, et réseaux puissants, étaient toujours merveilleusement entretenus par un labeur ininterrompu de jour et de nuit.

Italie

Le régiment était depuis un mois au repos et à l'entraînement dans de coquets village de la montagne de Reims, il fut brusquement transporté en Italie, où le recul de Caporetto jusqu'au Piave avait fait envoyer en toute hâte des divisions françaises et anglaises.

Après avoir consacré quelques mois à l'organisation d'une portion du front du Piave, le 107^e RI se trouva affecté en 4/1918 à la défense de l'Altipiano d'Asagio, où il avait de fortes présomptions de croire à une prochaine et puissante attaque des autrichiens. Le Commando Supremo après quelques hésitations, s'était décidé à prendre l'offensive quand le 15/6/1918 l'armée Autrichienne nous devança.

En face des troupes françaises, elle trouva un mur infranchissable, à l'abri duquel les Anglais à gauche et principalement les italiens à droite purent rétablir une situation assez compromise.

Le régiment qui était en réserve le 15/, fut entièrement dépensé en renforts de la première ligne d'infanterie, le lieutenant Leblond et le capitaine mitrailleur Labarbarie se distinguèrent tout particulièrement.

Un coup de main brillant exécuté le 19 par la compagnie Debat compléta la démoralisation de l'ennemi ; 72 Autrichiens restèrent entre os mains.

Piave

Tout le monde sentait que l'instant était proche, qu'il allait être acteur dans le grand coup, si on voulait avoir part à la curée ; c'est sur le PIAVE Que le Commando supremo se décida à tenter sa chance. En tête des forces françaises, le 107^e R I fut appelé en toute hâte. Le 23/10/1918 pour prendre sa position de départ à Pedderoba.

C'était un point vital de l'ensemble de l'opération, celui où le Piave sort des montagnes, celui par où l'ennemi eut pu inquiéter le flanc des armées italiennes ayant franchi le fleuve avec succès.

Large de 2 Kms environ, le lit du Piave était limité par deux falaise à pic. Au pied de la falaise alliée, rive droite, coulait le fleuve en plusieurs bras impétueux (4,5 m/s) qui serpentaient sur des grève de galets . Ce terrain découvert se continuait par une plaine humide et broussailleuse, occupée par de petits postes autrichiens, jusqu'à la falaise rive gauche que ceux-ci avaient puissamment fortifié. Le tout était dominé par des montagnes.

L'opération du 107^e R I, comportait deux temps ; à la tombée de la nuit du 26/10/1918 le 3^e bataillon passe en bateaux pour établir une tête de pont rapprochée, permettant la construction d'un pont de bateaux. Aussitôt construit, le pont est franchi par les autres bataillons qui élargissent le cercle de sureté.

La première partie de l'opération, admirablement combinée par le chef de bataillon Chabauty, commandant le 3^e bataillon, rencontra le plus gros obstacle de la part du courant qui dispersa les bateaux transportant le bataillon sur un front de 1500 ms. En pleine nuit, chaque fraction de débarquement s'organise, s'orient tant bien que mal sur la direction primitivement donnée, et opère le nettoyage de tout ennemi dans sa zone. Malgré les circonstances si défavorables, le but fut atteint, le pont construit sous la protection du bataillon.

Pendant ce temps, mis en éveil par les premiers coups de feu, l'ennemi fouillait de ses projecteurs les rives du fleuve . Ayant enfin découvert le le pont, il y concentrait un feu des plus puissants, des plus précis d'artillerie de tous calibres, accompagné d'un tir de barrage sur les deux rives. Les 1^{er} et 2^e bataillons venaient à peine de passer sur le pont enfin terminé que ce dernier atteint par un obus, était rompu et dispersé. Il faisait encore nuit noir.

Sans que ce grave incident jetât dans la troupe le moindre trouble, chacun va droit à sa mission ; occupation de la falaise par le 2^e bataillon à droite, le 1^o à gauche et le 3^e en réserve.

Héroïquement enlevé par son chef, le commandant Magord, blessé au cours de l'opération, le 2^e bataillon attaque cette falaise de 40 ms de haut dont la possession pouvait seule garantir la troupe et le pont. De nombreux fils de fer étaient tendus en travers dans les fourrés et sur la pente. Tous sont successivement cisailés à la main, et entonnant la charge le clairon Artigalas, bientôt suivi par les autres, redonne à chaque fois aux assaillants le courage pour un nouveau bond. C'est dans cet acte héroïque qu'il trouve la mort ; la même balle qui traversait son instrument, l'atteignit au front. Mais, peu importe la falaise était à nous, chèrement achetée il est vrai pour la moitié de l'effectif de ce bataillon. Les contre-attaques répétées ne nous l'enlèveront plus maintenant, car tous les grenadiers sont à leur poste, car toutes les mitrailleuses sont en barrage, dussent les chefs de peloton comme l'adjudant Devaloir, servir eux-mêmes les pièces.

Au bataillon de Beauhamp, où le succès fut complet le coup d'œil, l'habileté manœuvrière et le courage du lieutenant Leblond mérite une mention particulière.

Charge d'opérer avec ses 4 sections et 2 mitrailleuses sur un front de 1500 ms, il se flanc-garde à Osteria-Nuova par la section d'infanterie du sergent Garcenat et la section de mitrailleuses du sergent Batout qu'il fixe en ces termes, la mission ; « je ne puis vous envoyer ni renforts, ni munitions, mais je vous rappelle qu'il faut tenir à Osteria-Nuova. Vous connaissez l'importance de cette position dont la perte mettrait la compagnie en danger, j'ai confiance en vous. » L'Ostéria-Nuova nous resta malgré de violentes et nombreuses contre-attaques. On suppléa aux cartouches que la rupture du pont avait empêché de passer, en prenant à l'ennemi, mitrailleuses et munitions, aussitôt retournées contre lui.

Pendant ce temps avec les 3 autres sections sous son commandement, le lieutenant Leblond s'infiltra à la faveur de l'obscurité, par les points non gardés de la falaise pour en attaquer les défenseurs par derrière au petit jour.

Au tableau : 2 obusiers, 2 canons plus de 20 mitrailleuse, près de 300 prisonniers.

Par son héroïque ténacité, par son activité à mordre sans cesse, le 107^e RI prit définitivement barre sur l'ennemi et le 28/10/1918, des troupes fraîches purent passer sur le pont enfin rétabli pour consommer notre victoire.

C'est par ce fait d'armes, qualifié par toute la presse française et italienne comme l'un des plus beaux et des plus héroïques, que le 107^e RI conquiert la fourragère sous le commandement du lieutenant-colonel Berteaux et termina brillamment la guerre.

Ainsi, soit dans l'exécution d'opérations nettement offensives, comme en 1914-1915, 1918, soit au cours des opérations de défensives-offensives auxquelles a pris part le régiment en 1916, 1917, le 107^e R I a fait preuve à la fois d'un mordant irrésistible et de qualité d'endurance physiques et morales de tout premier ordre.

C'est un régiment que synthétise complètement la dernière opération de guerre qu'il a menée et pendant laquelle il a déployé au maximum les qualités magnifiques qui le caractérisent ; le sentiment du devoir, l'esprit de sacrifice, l'élan irrésistible qui conquiert le terrain et la ténacité héroïque qui le conserve.